



«Je souhaitais que ma famille n'en parle plus, qu'on ne me lise plus, et terminé!»

Entretien avec Gisèle Bienne sur sa «Brûlure» née avec «Marie-Salope»

GISÈLE BIENNE

La Brûlure suivi de **Marie-Salope**

Actes Sud «Un endroit où aller», 396 pp., 22€

Il arrive que les familles rejettent l'écrivain qu'elles ont secrété. Lionel Duroy, par exemple, en a fait l'expérience et l'a raconté. Il a été banni par les siens à cause de son premier roman, *Priez pour nous*, il y est revenu vingt ans après dans *le Chagrin*. Mais si les romanciers n'écrivaient pas pour partager ce qu'ils savent, ce qu'ils ont connu ou ce qu'ils cherchent, s'ils ne travaillaient pas avec ces matériaux explosifs que sont le langage et la mémoire, pourquoi lirait-on? Gisèle Bienne, en 1976, fait ses débuts avec *Marie-Salope*. Elle a 30 ans. Le livre a du succès. Ses parents ne le supportent pas – le livre, et qu'on en parle. «S'il s'agissait pour elle d'un roman, pour eux c'était une mise en accusation», explique-t-elle dans *la Brûlure*. Elle a été «éjectée du nid». Interdite de séjour sept années durant.

La Brûlure, livre d'aujourd'hui, raconte le retour de la fille reniée – numéro trois dans la fratrie qui compte sept enfants –, dans les années 80, sur les ruines de la maison familiale qu'un incendie a ravagée. Le volume rassemble deux textes. Il réunit «celle qui a écrit le livre qu'il ne fallait pas» et le livre en question, *Marie Salope*. Pourquoi ce titre? Dans la famille, chacun a son surnom. Elle tient le sien de son indépendance, de son caractère, plus douée pour la lecture que pour la couture, et toujours à faire tomber quelque chose. Sa sœur aînée plaint son mari plus tard, et Marie s'énerve de ces «plus tard» dont elle refuse la fatalité.

Marie-Salope est le roman de l'adolescence, écrit au plus près du mal être doublé d'es-



Gisèle Bienne en 2007.

PHOTO C. HELIE
OPALE LEEMAGE



poir, avec la solidarité de l'adulte envers la sauvageonne inoffensive qu'elle fut. Elle a 15 ans, rend visite le soir à M. Hervé, l'aide du vétérinaire. Ils écoutent des disques, fument des cigarettes. «*Elle avance dans la fournaise d'un été, d'une jeunesse. Elle voit sa jeunesse se dérouler à côté d'elle, et, pour tenir sur cet étrange chemin, elle se fabrique déjà des souvenirs.*» C'est l'époque des «*je m'en fous*» qui répondent aux «*on va la dresser*».

On l'attrape pour lui couper les cheveux. On l'utilise comme go-between. Ce n'est

En 1976, Gisèle Bienne fait ses débuts avec *Marie-Salope*. Elle a 30 ans. Le livre a du succès. Ses parents ne le supportent pas. «*S'il s'agissait pour elle d'un roman, pour eux c'était une mise en accusation.*»

pas l'enfer, juste l'injustice. Envoyée aux champs quand elle voudrait monter dans sa chambre. On va l'éloigner, la diriger vers «*la taule de l'internat*» dont Gisèle Bienne a déjà parlé, notamment dans *l'Étrange solitude de Manfred Richter*. Ce roman, paru en 2013, a pour décor la maison qui flambe dans *la Brûlure*. Bien sûr, c'est plus qu'un décor : «*un pays*», ou bien «*leur mère à tous*», un labyrinthe plein de secrets déposés par les générations précédentes. «*Une maison, c'est un livre dont on n'épuise jamais la lecture, et j'y reviendrai souvent* »

Qu'est-ce qui a provoqué l'écriture de *la Brûlure*, alors que l'incendie a eu lieu il y a longtemps ?

Ça ne s'oublie pas. La maison, l'enfance, les travaux, les jeux, les chamailleries, les longs moments de crise et soudain, plus rien. Tout est parti en cendres. Le chagrin et la peur, pour moi, et pour mes parents. *La Brûlure*, c'est plusieurs brûlures. La maison brûlée, et ma propre brûlure, celle qui me travaille depuis *Marie-Salope*, et que je pas

sais sous silence, sur laquelle je n'aurais su poser des mots. Quoi que je dise et m'en défende : ma culpabilité. De quand date-t-elle ? D'avant *Marie-Salope* assurément. Ma liberté cependant a été d'écrire ce *Marie-Salope*, je l'ai payé d'une rude mise à l'écart et d'une culpabilité qui s'est insidieuse-

ment renforcée avec le temps. C'est pour en parler, je crois, que *la Brûlure* s'est écrit. Il était nécessaire que je tente de percer l'abcès en reparcourant les lieux dévastés de mon enfance, de mon adolescence, auxquels mon père tenait beaucoup, en me rappelant ce que je voyais alors, entendais, disais et gardais enfoui en moi. Liberté/culpabilité, joie/souffrance, et toutes les tensions qui gravitent autour de cela.

Je n'aurais pu m'y confronter, de cette façon en tout cas, avant la mort de mes parents. Ma mère d'abord nous a quittés, puis mon père. Au fond, cette maison perdue est devenue mon seul héritage.

Dans les années 90, quand Hubert Nyssen a souhaité publier *Marie-Salope* en poche, ma mère allait trop mal pour que ça se fasse. Cette fois, mon éditrice Evelyne Wenzinger, après avoir lu le manuscrit de *la Brûlure*, m'a proposé de republier *Marie-Salope*, et que les deux livres, le premier et le dernier, soient réunis dans le même ouvrage, sous le même toit, en quelque sorte. C'était une excellente idée.

Y a-t-il eu réconciliation avec tous les membres de la famille ?

Pendant les sept années de rejet, d'exclusion, j'ai quelquefois rendu «*clandestinement*» visite à ma grand-mère maternelle que j'aimais beaucoup. Elle me sermonnait mais m'entrouvrait sa porte.

Après l'incendie de la maison, après ces sept années de séparation, j'ai revu de façon espacée mais régulière mes parents, je les revoyais avec émotion et appréhension. C'est cette catastrophe qui a, spontanément, déclenché les retrouvailles. Ils m'invitaient à leur table, seule. Mon père était content de discuter avec moi – les souvenirs, la politique, l'Histoire, et l'histoire des lieux, des choses, des connaissances communes. Ils trouvaient là un apaisement après le coup dur de l'incendie, mais je me sentais un peu sur la corde raide. Eux aussi probablement. Nos rapports étaient très particuliers. C'étaient d'étranges moments. On évitait de parler de mes activités. Je craignais souvent que ma mère ne revienne sur la blessure que je lui avais causée avec *Marie-Salope*. (Je lui avais demandé de ne plus le faire, c'était comme une condition implicite à mes visites.) Avec mes frères et sœurs, les liens sont restés très distendus, presque absents. Quelques rares appels télépho-



niques de ma part à ma sœur aînée que j'ai revue autour d'un café à l'époque où ma mère vivait encore. A la parution du livre, mes parents les avaient empêchés de me revoir alors que, désormais, ils me recevaient, et leurs enfants ne le comprendraient pas...

Comment expliquer ce qu'est un roman à des personnes proches, qui se reconnaissent dans les personnages et ne le supportent pas ?

On ne peut pas l'expliquer. En tout cas, je n'ai pas pu, ou pas su. Quand j'essayais, la situation s'envenimait tout de suite. Il fallait se défendre contre les accusations qui fusaient et, finalement, se justifier, et c'est impossible. Le ton monte, on ne se contrôle plus. Vous ne faites que remuer le couteau dans la plaie. Vous vous taisez. Pourquoi encore une dispute ? Ce serait sans fin. On n'avancerait jamais, on s'enfoncerait dans le psychodrame. La situation était sans issue, et installée. Les accusateurs pouvaient y trouver un certain confort.

Je n'avais pas prévu le succès de *Marie-Salope*, je n'avais pas eu conscience des effets que ce livre produirait sur mes proches. Je souhaitais que ma famille n'en parle plus, qu'on ne me lise plus, et terminé ! « Tu as fait des études pour écrire ça ? » Je n'avais voulu nuire à personne. J'étais mal à l'aise, me sentais coupable sous leur regard, j'aimais mes jeunes frères. Les liens étaient rompus. J'étais aussi parfois leur bouc émissaire, ou une sorte d'abstraction. Des gens malintentionnés se sont emparés de

l'affaire du livre et l'ont fait jouer contre mes parents. Tout cela était inextricable. Est-ce que j'avais, depuis l'enfance, vécu dans un roman ? Là, c'est comme si un trou s'ouvrait sous mes pas.

En quoi *la Brûlure* est-il un roman ?

C'est l'histoire de mes liens avec mes proches (d'autrefois), avec des lieux d'une profonde intimité, avec une partie de mon passé, mes rêves, mes espoirs ou déceptions, mes joies ou mes grandes peines, une solitude désirée, des éloignements subis.

Ce n'est pas seulement un témoignage, l'évocation ou la description de faits bruts. Oui, des faits sont là, réels, irréfutables, je les traite en leur donnant une signification par rapport à mon histoire, j'ai essayé de les sortir du silence, de leur nuit. Dans *la Brûlure*, j'aborde principalement le sujet tabou de l'écriture de M.-S. « *le livre qu'il ne fallait pas* », et des conséquences de sa publication sur tout le monde. C'est l'orientation qu'il a finalement prise. Plus j'avais dans l'écriture, plus je comprenais que ce sujet était au cœur de *la Brûlure*, peut-être est-il le cœur du livre. Ne pas le traiter revenait à rester au fond d'une impasse, privée d'une vraie parole, privée d'oxygène. Tout ce que j'avais pu dire ou écrire jusqu'alors autour de la maison, des histoires compliquées qu'elle contenait, ne tenait pas sans cet éclairage.

Recueilli par **CLAIRE DEVARRIEUX**